



HAL
open science

Nouer le tablier / Ann met tabliye

Rose-Myrliè Joseph

► **To cite this version:**

| Rose-Myrliè Joseph. Nouer le tablier / Ann met tabliye. Rezistans, 2021. hal-03809874

HAL Id: hal-03809874

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-03809874v1>

Submitted on 1 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nouer le tablier¹

Pour Zaya,

Beaucoup de femmes paysannes migrent vers les villes où elles deviennent travailleuses domestiques. Qu'on les appelle servantes ou bonnes, elles s'activent dans les familles, pour la cuisine, le ménage, la lessive et le repassage, les courses, l'approvisionnement en eau, le soin des personnes dépendantes de la famille et de toutes ces personnes bien portantes qui ont besoin d'un coup de pouce ou préfèrent ne pas s'abaisser à effectuer certaines tâches. Le travail de ces femmes permet aux citadines de s'adonner à une activité plus valorisée voire même de partir à l'étranger. Celles-ci deviennent à leur tour travailleuses domestiques, ce qui permet aux femmes des grands pays de s'adonner à un travail plus valorisé et d'avancer vers plus d'égalité avec les hommes. Tout cela est comme une chaîne qui illustre la dépendance du travail valorisé face au travail domestique. Elle montre que la vie des hommes dépend du travail des femmes, que le progrès des femmes se fonde sur la misère des plus démunies, et qu'au delà des frontières, les petits et grands pays s'entendent dans l'exploitation des plus défavorisées.

Travailler chez les autres suppose des relations particulières, en plus du salaire misérable, des longues journées (voire des semaines pour les domestiques à demeure), des tâches pénibles et dévalorisées. Travailler chez les dames, comme on aime bien le préciser en Haïti, revient à se soumettre à l'autorité d'une autre femme qui doit gérer toutes les frustrations liées à son propre statut de subalterne. Toute patronne qu'elle est, elle reste une femme dans la société sexiste. Et si c'est surtout elle l'ennemi principal de la travailleuse, si c'est elle qui blâme, insulte, méprise, frappe (Oui, parfois les servantes sont battues!), c'est parce que c'est à elle qu'incombent les responsabilités domestiques et familiales ainsi que celle de s'en décharger. Celles qui en ont les moyens transfèrent ce lourd fardeau à d'autres femmes moins privilégiées. Quand les brèches de la législation autorisent un chacun pour soi généralisé, le transfert peut être total. Avec un peu d'argent, on peut ainsi se payer un service 24/24, 7/7, très utile dans ce pays où même la classe moyenne n'a pas accès à l'eau courante et l'électricité. On pourrait parler longtemps de tout ce que ce manque d'infrastructure suppose pour les tâches domestiques, de la conservation des aliments au repassage qui, je l'admet, est absolument facultatif!

Comment donc sont traitées les servantes dans ce contexte? Elles critiquent les violences verbales. Les insultes, les mots dévalorisants, les hurlements, et ce regard dédaigneux qui fait encore penser qu'elles ne sont rien. Ce serait le plus insupportable dans ce travail. Elles préfèrent les sourires, les remerciements, les *Comment ça va?*, les restes de nourritures, de vêtement ou de médicaments, même si elles savent que cela aussi prouve leur place de subordonnées. Elles aiment qu'on valorise leur travail, tout cet art d'embellir et d'assainir avec trois fois rien, avec leur deux mains qui remplacent tant de machines, de produits. En France, les travailleuses haïtiennes disent être traitées comme des aspirateurs. Et en Haïti alors? Femmes balai cassées par la vie. Femmes *bokit* portant tout le poids de la famille des autres sans compter leurs propres fardeaux de mères, filles, compagnes, tantes. Femmes nues, aussi puisqu'elles sont parfois exploitées sexuellement par les hommes de la maison. Femmes *bichèt*, elles laissent parfois ce travail pour être leur propre patronne, devenant marchandes ambulantes sous le soleil chaud, pour gagner quelques gourdes à la sauvette sur un trottoir. Ce commerce disparaît à chaque coup dur (la maladie d'un proche, les frais de scolarité, le loyer...) et elles retournent sous la croupe d'une famille. Va-et-vient incessant entre la

¹ Ce texte a été soumis à la publication en juillet 2021.

rue et le tablier.

Vivre, survivre, pleurer sans larmes, espérer sans espoir, elles ont appris à tout endurer dès le plus jeune âge car, souvent, elles ont été placées chez une parente ou une ancienne voisine qui a trouvé la vie dans le bourg ou la grande ville. Elles y ont appris ce que maman ne pouvait pas leur enseigner, la mayonnaise, la céramique, le fer électrique, voire le maquillage. Elles devaient aussi apprendre à lire et écrire, mais tout cela est farfelu dans ces familles pauvres urbaines qui ne survivent qu'en exploitant une famille pauvre rurale. Si ça se trouve, la tata est une servante qui s'assure à coup de gifles que la *restavèk* gère bien son foyer pendant qu'elle même s'occupe de la famille des autres. On dit alors que les familles pauvres infligent de pires traitements à leurs employées, de même que la diablesse est pire que le diable (*Lougawou fanm pi mal pase lougawou gason*). Mais honnêtement, il faut surtout admettre que chez la servante il y a encore moins à manger pour la *restavèk*. Quand les ressources sont encore plus maigres, la fille aînée fait bien l'affaire. Elles se plaignent d'être traitées en domestiques par leur mère (les pères étant aussi invisibles que les patrons des familles employeuses). Une mère empêche ainsi à son adolescente de 15 ans de reprendre l'école: "*Qui va s'occuper de ta soeur de deux ans et de ton bébé?*". Pauvre mère! Pauvre fille! Pauvres femmes de quartier pauvre d'un petit pays pauvre! Et je ne suis pas hors du sujet car, si cette fille ne se place pas avec un homme qui va lui donner un 2e enfant avant de l'abandonner, elle devra elle aussi se placer chez une dame pour gagner un peu d'argent en faisant chez les autres ce qu'elle faisait gratuitement chez sa mère. Elles seraient de plus en plus jeunes, les servantes de Port-au-Prince. Les mères se sont certes battues pour un assurer un meilleur avenir à leur fille, mais comme les droits sexuels et reproductifs ne sont pas garantis, ces filles surexposées aux risques de grossesse deviennent servantes à leur tour. La pauvreté se reproduit. La servilité aussi.

On pourrait signaler le cas des travailleuses en milieu institutionnel (femme de ménage dans un bureau par exemple) ou des employés masculins (gardiens, *gason lakou*), noter des marques de bienveillances décrites par des employeuses et les employées ou, au contraire, insister encore plus sur les horreurs. Mais je termine en soulignant la responsabilité de l'État dans cette relation ancillaire où tout reste à la discrétion des personnes employeuses, de leur bonne ou mauvaise foi et de leur condition socio-économique. Une loi, puis un décret ou un arrêté, pour souligner que ce type de travail existe sans pour autant le traiter comme toute autre activité. Qu'est-ce que ça change? Au fil des ans, tout change et rien ne change. Plus ça change, moins ça change. Et pourtant, il faudra que quelque chose change!

Rose-Myrliè Joseph

Docteure en sociologie et études de genre

Thèse : *L'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de race dans la migration et le travail des femmes haïtiennes.*

https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_F9E591FD98B8.P001/REF.pdf